

# La consolante histoire de l'Art médiéval

par Jean-Luc Froissart

Présentation devant les descendants de la famille Lenoir,  
le 16 novembre 2012, en l'Amphithéâtre d'honneur de l'École des Beaux-arts

Antoine Chrisostome Quatremère de Quincy : cet homme est dangereux ! Il a brillamment vécu sous tous les régimes, de Louis XV à Napoléon III, aux dépens de ceux qu'il méprisait et il méprisait féroce­ment. Au moment où les premiers musées naissaient, le Vatican et le Louvre, il professait hautement l'idée qu'il fallait replacer tous les objets exposés dans leur environnement d'origine où était leur seule raison d'être. À l'encontre du Musée des monuments français, le deuxième musée de France, avant Versailles, il ajouta des arguments d'un autre poids, car Alexandre Lenoir exposait entre autres des objets à destination religieuse, soustraits dans les églises, les couvents et les cimetières par la plèbe révolutionnaire. Lorsque Quatremère rencontra le Roi, retour d'exil, une odeur de profanation et de sacrilège émanait des jugements qu'il porta devant Sa Faible Majesté sur l'œuvre de Lenoir. C'est ainsi qu'il obtint la suppression du Musée des monuments français.

Lenoir avait été chargé par le Maire de Paris en octobre 1790, donc 25 ans plus tôt, dans les murs de l'ancien couvent des Petits-Augustins où nous nous trouvons présentement, d'un dépôt officiel d'objets décrochés, descellés, démontés, arrachés, décollés, sciés, cassés par les révolutionnaires dans les églises et les palais aristocratiques. Voyant s'accumuler les produits hétéroclites de ces pillages, Alexandre imagina de les classer et il choisit l'ordre chronologique. Consacrant une ou deux salles à chaque siècle, lui, le passionné d'histoire, se retrouva à aligner les rois, les reines, les maîtresses, les ministres, les victoires, etc. Aussi passionnant que l'histoire, l'histoire de l'art défilait avec les siècles : arts roman, gothique, Renaissance, baroque, classique... Alexandre ajoutait qu'il avait aussi décliné une histoire du costume... et de la barbe ! Il se mit même à récolter, à réquisitionner et au besoin à acheter ce qui lui manquait pour le bon ordre du passé. À côté de chaque pièce exposée, on trouvait une annotation de son crû sur carreau de céramique pour signaler de qui et de quoi il s'agissait ou ce qu'il fallait en penser ; ainsi, près du gisant de Catherine de

Médicis, trouvait-on l'inscription suivante : « *Le sourire de la séduction qui colore ses lèvres déguise les traits criminels de son âme* » ou, pour le tombeau de Piron, ces vers cinglants de Voltaire : « *Ci-gît qui ne fut rien, pas même académicien* ». Il y en avait à rire et à pleurer, et la foule aimait qu'on humanise enfin l'histoire de France. Mais il ne suffit pas d'être artiste, historien, metteur en scène, il faut aussi administrer et Lenoir publiait à la fin de chaque année un catalogue complet des œuvres détenues par son musée (les objets détériorés étant réparés par des spécialistes, ils méritaient d'être listés avec les objets intacts). L'ordre régnait.

Si bien qu'en 1795 Alexandre fut autorisé par le Ministre de l'intérieur, Pierre Bénézech, à donner à son dépôt le titre de Musée. Le Ministre ajouta l'appréciation suivante : « *Je n'ai que des éloges à donner au zèle et à l'intelligence avec lesquels vous avez formé ce dépôt* » et le félicita de « *la confiance et l'estime que vous vous êtes acquises.* » Au grand dam de Vivant-Denon, directeur du Louvre et fort jaloux, la foule, justifiant le Ministre, se pressa aux Petits-Augustins. C'était un succès national. On venait même d'Angleterre pour admirer ce nouveau musée qui faisait tant parler de lui. Anne Plumtre, célèbre écrivain de Londres, disait : « *au Louvre, nous admirons les belles proportions, l'exquise symétrie de l'Apollon et de Diane, mais aucun n'excite la sympathie de notre cœur ; en revanche, qui peut contempler avec indifférence la tombe d'Héloïse et d'Abélard ?* » Et Michelet, qui avait pris, adolescent, le virus de l'histoire au Musée des monuments français, parlait de « *ces morts dans leurs tombeaux qui rendaient tous les temps contemporains* ». Conséquence de tous ces succès, comme un reportage photographique d'un événement, plusieurs peintres se mirent à reproduire les salles de ce nouveau Musée national qui passionnait le monde.

Quelques années après la catastrophe, je veux dire après l'ordonnance de dissolution du 24 avril 1816, lorsqu'on présenta à Louis XVIII les tableaux illustrant les ors du musée disparu, salle par salle, il en admira la qualité et, lorsqu'on lui dit qu'il l'avait fait supprimer, il rétorqua : « *Ce*

*n'est certainement pas moi qui ai donné l'ordre de détruire cela !* » On imagine la description fallacieuse du Musée que Quatremère avait pu faire au roi pour en obtenir l'éradication.

Déchu comme un malhonnête, Alexandre fut nommé conservateur de la Basilique royale de Saint-Denis, ce que la monarchie lui devait bien car il avait, au risque de sa vie, sauvé de la destruction tous les tombeaux de nos rois. Il avait aussi un autre jour assisté, sans pouvoir intervenir car il manquait d'arguments, à l'ouverture et au vidage de tous les cercueils royaux, journée haute en couleurs qu'il résume par ces mots : « *J'ai joué d'un spectacle très extraordinaire, c'est d'avoir passé en revue tous les rois de la monarchie. Quoiqu'ils fussent défigurés, cela est très piquant* ». Mais devenir conservateur sans activité notoire ni relation intéressante d'un temple où il était bien seul à savoir encore qu'il y avait risqué sa vie, ne diminuait pas l'humiliation quotidienne que représentait la destruction de son musée et sa mise à pied. Il savait que son œuvre abolie était juste, la foule des visiteurs qui se pressait aux Petits-Augustins était sa caution morale. Napoléon n'avait-il pas aussi dit : « *M. Lenoir est le meilleur administrateur de l'Empire : avec rien, il fait de grandes et belles choses*. » Il ne pouvait que ruminer ses glorieux souvenirs et déprimer car il n'était plus qu'une sorte de gardien de tombeaux royaux, fonctionnaire méprisé, retraité sans passé.

Il habita aux Petits-Augustins avec sa famille jusqu'en 1820, date à laquelle le couvent attribué à l'École des Beaux-arts n'avait plus de locaux pour prolonger une résidence de 29 ans. Cette même année son fils, Albert, entra à ladite école pour faire ses études d'architecte. Alexandre et sa femme, Adélaïde, partirent pour la rue d'Enfer (aujourd'hui, le boulevard Saint-Michel) dans l'hôtel appartenant à l'École des Mines où mourut Adélaïde du choléra 12 ans plus tard. Elle était la seule à savoir lui éviter quotidiennement le désespoir. À partir de là, Alexandre changea 4 fois d'adresse en 7 ans, avant de mourir. C'est dire son désarroi.

Albert, le fils, architecte d'archéologie, s'était promis de venger son père. En 1833 il exposa au Louvre devant les autorités compétentes un grand projet de transformation de l'hôtel des abbés de Cluny du XV<sup>e</sup> siècle et des Thermes romains, jouxtant l'hôtel, en Musée du Moyen-âge. Le même jour, Ludovic Vitet, Inspecteur général des Monuments historiques, faisait paraître dans le *Journal des débats* un long article dans lequel il écrivait : « *La destruction de cet intéressant musée (des Monuments français) et la dispersion de tous les objets d'art qui y étaient conservés est un malheur qu'on ne saurait trop déplorer. Depuis longtemps les*

*artistes supplient le gouvernement de réparer ce désastre*. » Le savant Arago rappelait ce même jour que « *le Musée (...) si malheureusement détruit pendant la Restauration, était visité journellement par une foule studieuse et recueillie*. »

Personne ne donna suite au projet exposé par Albert au Louvre, malgré la défense *urbi et orbi* de son collègue Vitet. C'est la surdité et le silence de l'Administration. Et puis, inopinément, 6 ans plus tard, Albert reçoit une lettre du préfet Rambuteau : elle parle de « *transformer le palais des Thermes en un musée où seraient recueillis les débris épars de nos anciens monuments* », et il ordonne à Albert de se « *rendre compte du besoin d'un tel établissement...* » ! La lettre du Ministre dont Albert reçoit copie est encore plus stupéfiante : « *Paris semble rester en arrière de ce mouvement qu'il avait d'abord devancé par la formation du Musée des Petits-Augustins ; les antiquaires, les historiens, les artistes (...) réclament avec insistance la création d'un établissement*. » Transmis par des autorités indiscutables, le Préfet et le Ministre, les vœux populaires tendent à faire croire que ces autorités ont une idée ; en fait, ils légitiment l'œuvre d'Alexandre Lenoir ; or il y a 20 ans qu'on la piétine. À peine instruit de ce revirement, Alexandre meurt, en cette année 1839. En revanche, ces courriers ressuscitent l'exposé de 1833, ils le font extraire des archives, ils rendent son sujet actuel, et permettent à Albert Lenoir de repartir en campagne. Au bout de 4 ans, les crédits sont enfin débloqués.

En 1843, 10 ans donc après l'exposé du Louvre, le Ministre de l'intérieur nomme Albert architecte de l'hôtel de Cluny (il était déjà architecte des Thermes), et il ajoute pour notre amusement : « *Tous vos projets devront être soumis à l'examen de la Commission des monuments historiques* ». Or Albert est l'un des piliers de la dite commission avec ses amis Mérimée, Hugo, Vitet, Cousin, Leprévot, Lenormand et Didron ! Il y a pour le moins conflit d'intérêt.

Le 16 mars 1844, le Musée du Moyen-âge est enfin inauguré, ce Moyen-âge qu'Alexandre a fait connaître à la France entière par simple probité (car il lui préférait la Renaissance). Le roman et le gothique étaient pour lui « *barbares* » et il les appelait « *carlovingiaque* » et « *arabesque* » car ils n'avaient pas de nom. Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, le gothique était parfois nommé "gothique" par les savants par référence aux peuples primitifs qui pouvaient l'avoir conçu. Mais Alexandre, qui n'avait pas fait l'expédition d'Égypte et n'avait jamais vu de mosquée, tenait pour certain que la Sainte-Chapelle, « *imitation parfaite des monuments arabes* » devait son style à la croisade qu'aurait faite Pierre de Montreuil avec Saint Louis en pays musulman, d'où l'appellation « *arabesque* ». C'est ainsi qu'il endoc-

trina Napoléon lors d'une de ses visites au Musée et lui amena, dans l'une des salles gothiques, cette réflexion : « *Lenoir, vous me transportez en Syrie !* »

Grâce à l'assiduité exemplaire d'un fils compétent et accrocheur, le rôle joué par Alexandre Lenoir en faveur de l'art médiéval est magnifié. Le Moyen-Âge, qu'on tenait pour un temps d'ignorance, n'est plus décrié ou ignoré, mais il est célébré dans son propre musée. Il est dès lors normal d'apprécier les styles de nos pères, et le goût s'en répand lentement dans le pays entier. Ainsi ces trésors que sont les églises romanes et gothiques qui couvrent notre territoire, sans Alexandre Lenoir relayé par Albert, eussent été démolis comme un vulgaire Musée des monuments français. Car pour faire le mal au nom de la raison et de la bienséance, il y a des Quatremère partout.

\*  
\*   \*   \*

Je vous remercie tous d'avoir répondu à mon appel tardif et d'être venus honorer nos ancêtres sur les lieux de leurs exploits. Alexandre 25 ans, Albert 10 ans comme étudiant en architecture et près de 40 ans comme professeur d'histoire de l'architecture et secrétaire général, ça fait trois quarts de siècle de présence Lenoir aux Petits-Augustins !

Je suis très reconnaissant à Nicolas Bourriaud, directeur de l'École, auquel j'avais demandé le même traitement qu'à Angeline mon arrière-grand-mère. En effet, Eugène Guillaume, Directeur en 1875, lui avait prêté une salle pour son banquet de mariage. Au nom des Lenoir, M. Bourriaud a été, 137 ans plus tard, aussi généreux que son prédécesseur et je l'en remercie. Son

geste amical a été prolongé par l'action d'Isabelle Reyé et d'Emmanuel Schwartz qui ont bien voulu prendre à cœur la bonne organisation de cette réunion. Qu'ils soient ici chaleureusement remerciés.

Sur un autre plan, j'ai une dette particulière pour ma cousine Françoise Brissaud, arrière-petite-fille d'Albert Lenoir, qui a été l'heureuse bénéficiaire de la majeure partie de l'héritage Lenoir. Elle a mis ce qui lui restait à ma disposition avec générosité et accepté ensuite de m'écouter lire le texte que j'en avais tiré pour d'éventuelles corrections. Ce qui est maintenant imprimé est le résultat de cette amicale collaboration.

Je profite du mot "héritage" pour apprendre à tous les descendants Lenoir qu'il y a maintenant, avec les 2 000 dessins d'Albert Lenoir cédés à l'INHA par André Lenoir, un fonds Lenoir que la mémoire d'Alexandre et d'Albert mérite de voir grandir. Répartir dans les générations suivantes les pièces historiques qu'on détient, c'est courir le risque de les éparpiller et de les rendre anonymes au bout d'un temps hélas très court. Ce fonds est là pour sauver la mémoire et chacun peut le consulter.

Enfin, je vous signale la participation majeure de mon fils Pascal dans toute cette affaire. L'idée même de l'École des Beaux-arts comme lieu de souvenir, c'est lui. La mise en pages du livre, c'est lui, avec tout ce que ça implique de travaux annexes et de contrôles, d'amélioration des reproductions, de projets de couverture, d'heures d'ordinateur. Le choix de l'imprimeur et la transmission numérique, c'est lui. L'approvisionnement du buffet, c'est encore lui, parce qu'il veille sur nos âges. Mais avant tout c'est la force morale qu'il m'a donnée lorsque, épuisé de tant chercher mes mots sans souvent les trouver, je désespérais d'arriver au bout de mon travail.